

Comme si c'était hier, ma Clio



France le Pesant

France le Pesant

Comme si c'était hier,
ma clio

© France le Pesant, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2081-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

DE LA MÊME AUTEURE

De la malle en osier aux caisses en bois de rose, 2018

Un mémorialiste loyal, 2019

Prologue

Lorsque les invités étaient sur le point de quitter notre maison et de remercier maman, celle-ci disparaissait et allait chercher une bouteille d'eau de Cologne. Revenue, elle la tendait aux hôtes. Les hommes versaient un peu de liquide sur leurs mains, puis les frottaient. Les femmes humidifiaient délicatement leurs fronts, leurs tempes ou le lobe de leurs oreilles. Certains convives demeuraient, un instant, embarrassés, mais après avoir été initiés, ils en faisaient autant. Cette pratique a toujours éveillé ma curiosité, surtout en Afrique où nous habitions, car je ne connaissais personne d'autre qui s'y adonnait. Je fus, néanmoins, confrontée à cet usage lors d'un voyage en bus avec papa en Turquie. Le contrôleur du véhicule, dans lequel nous étions assis, nous présenta un flacon rempli d'un liquide transparent. Ni papa ni moi ne savions que faire de cette bouteille : en boire une goutte, s'en asperger, la prendre comme cadeau... Le jeune homme, remarquant notre perplexité, nous montra, le sourire aux lèvres, comment se rafraîchir avec l'eau de Cologne. Maman avait maintenu cette coutume à travers tous les pays qu'elle avait visités et habités. Cette tradition avait sa source à Aïvaly, en Asie Mineure, où elle et ses parents avaient vécu paisiblement et qu'ils avaient dû quitter, en 1922, dans des circonstances tragiques.

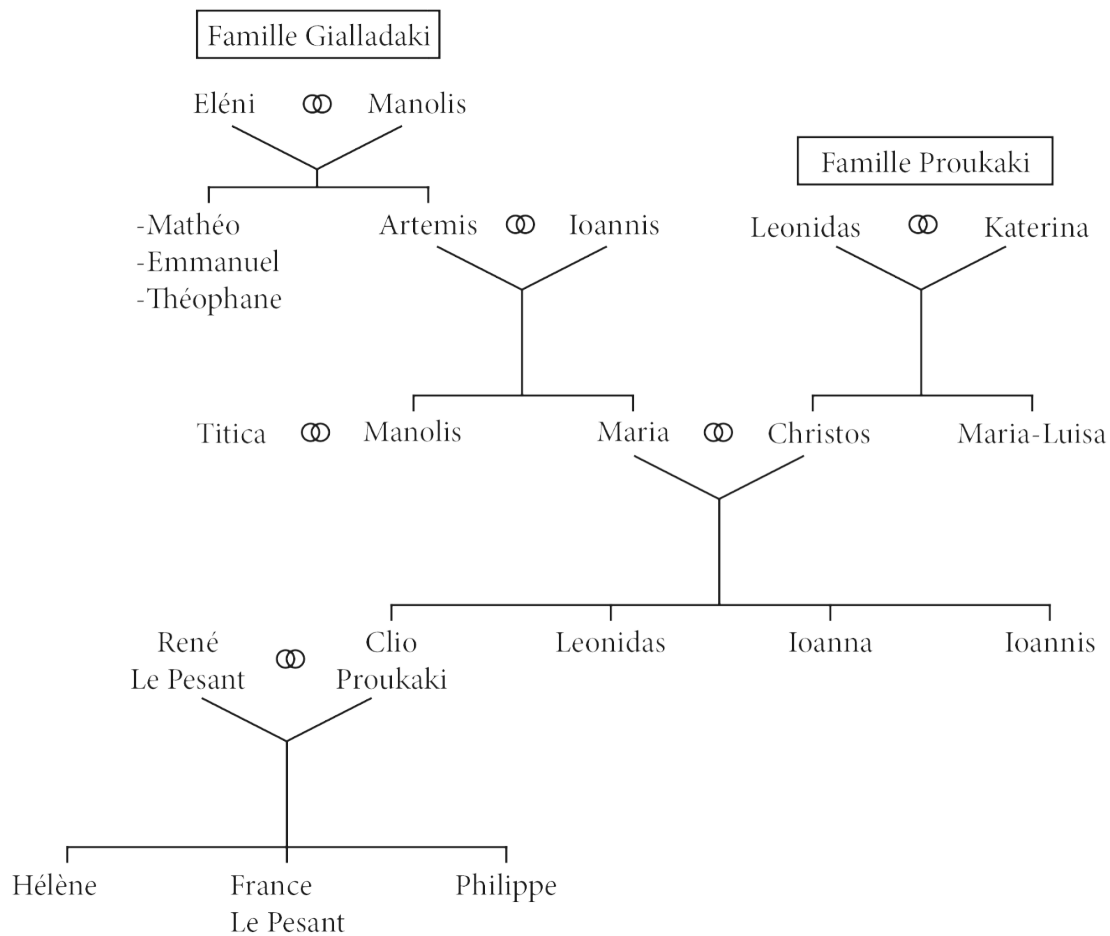
Le destin de ma famille crétoise m'a toujours interpellée, d'autant plus que maman ne nous révélait son passé que par bribes. Je savais que la tâche d'écrire leur histoire allait être difficile, je ne possédais que peu d'informations et la plupart des membres de ma famille crétoise étaient décédés. Je détenais un album de poésies de maman, quatre pages qu'elle avait écrites sur sa vie et quelques photos. J'ai découvert, au cours de mes recherches, que leur vie avait été parsemée de tristes événements. Toutefois, ce qui avait prédominé chez eux était, et a toujours été, la ferme intention de lutter courageusement pour la liberté, quels qu'aient été les occupants de leur terre bien-aimée.

Ce récit n'est qu'une biographie romancée basée sur des faits authentiques vécus et livrés par ma mère, ma famille, mes souvenirs, ma cousine, Christina Proukaki, mes amis, ou tout simplement l'histoire. Les personnages dont les noms de famille ne sont pas mentionnés sont purement fictifs, mais reposent sur des témoignages véridiques. J'ai dû, pour éviter toute confusion, rebaptiser la plupart des femmes de ma famille, car elles portaient toutes le nom de Maria.

Le premier à avoir entendu cette biographie est René, mon père, qui vient de nous quitter à l'âge de 102 ans. En 2020, la crise du Covid 19 rendait les voyages impossibles et je lui lisais, par téléphone, chaque soir, un chapitre de mon histoire. Clio, sa femme, était décédée en 2007. Il n'a pas arrêté de m'encourager à écrire ce roman et je lui en suis très reconnaissante.

*Je dédie ce livre à Clio, ma mère, et à ma famille crétoise.
Ce serait si beau de pouvoir dire, un jour, que l'humanité vit en toute
liberté !*

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES FAMILLES



Partie 1

I – Quel destin !

« Un crépuscule sur la mer Égée porte en lui tant de joie et tant de tristesse qu'en sa fin ne reste plus que la vérité. » « Marie des Brumes » Oysséas Élytis (1911 – 1996)

Artémis et Maria, sa fille, étaient assises sur le petit banc en pierre sous la tonnelle que la vigne avait entièrement recouverte. La branche-mère avait, avec les ans, acquis la taille d'un bras musclé et avait pris le relais d'un des poteaux en bois pour soutenir l'abri. Quelques lourdes grappes mûres pendaient, certains raisins teints de marron, d'autres fripés au milieu des perles vertes. Sur le sol, des fruits à moitié décomposés dégageaient une odeur douceâtre et attiraient les fourmis. Ici et là des abeilles et des guêpes bourdonnaient, se posaient un instant sur les raisins puis continuaient leur vol vers le jasmin qui semblait s'unir à la vigne en lui offrant ce qu'elle ne pouvait lui donner : ces fleurs délicates et leur senteur qui devenait, plus l'heure avançait, enivrante. Maria crochetait un petit napperon et Artémis en profitait pour fermer les yeux et se détendre un instant. C'était un des rares moments où mère et fille se sentaient proches l'une de l'autre sans dire un mot.

Artémis se leva tout à coup en disant à sa fille :

— Je reviens tout de suite. Je vais nous chercher des *moustokouloura* (biscuits secs) et des verres d'eau.

Maria leva la tête, ne dit rien, mais n'en pensa pas moins. Puis elle la suivit des yeux : Artémis entra dans la maison et ressortit avec un plateau rond en cuivre tout bosselé sur lequel elle avait placé une petite assiette, deux petits verres et une boîte en fer-blanc de couleur marron passé, tout éraflée, où elle gardait les biscuits.

— Tiens, fais une petite pause. Tu as déjà beaucoup réalisé pour ta dot. Et je pense qu'il sera bientôt temps de penser à te marier, lui annonça-t-elle sans aucun détour.

— Quoi ? J'ai à peine 17 ans, je pourrais encore attendre, lui rétorqua Maria, outrée.

— Non, ma chérie : on a toujours marié les filles chez nous à partir de 15 ans. Et pendant l'occupation turque, quelquefois même avant 15 ans. C'est la